

Note sur l'engagement dans les écrits de Miguel Benasayag.

Livres de références : - De l'engagement dans une époque obscure,
 - Parcours, Engagement et Résistance, une vie.

L'auteur

Philosophe et psychanalyste, Miguel Benasayag est aussi un ancien combattant de la guérilla guévariste en Argentine, où il a passé plusieurs années en prison. Depuis son arrivée en France, à sa libération, il a entrepris un travail de réflexion sur les luttes révolutionnaires ; comment mettre en place des contre-pouvoir sans s'enfermer dans les vieux schémas révolutionnaires. Il s'agit de tirer les enseignements des luttes passées, remplacer la puissance au pouvoir, le savoir à l'information, l'engagement au présent à l'attente de lendemains qui chantent.

Suite à ses engagements dans la guérilla en Argentine puis depuis la France, lui est apparu le besoin de penser, de comprendre ce qui se passe dans ces processus de lutte. Si l'on reprend ses paroles lors d'un entretien avec un journaliste « Tenter de changer le monde en étant prisonnier de l'idéologie, ça ne mène nulle part ». Il s'agit d'être chercheur en continuant à être militant. Son premier objet de recherche sera de tenter de comprendre ce qu'est cet élan de liberté présent dans les luttes révolutionnaires.

Auteur prolifique, Miguel Benasayag a publié une petite trentaine de livre en multipliant les collaborations. Nous pouvons citer :

- *Malgré tout, contes à voix basse des prisons argentines* (1980), [Éditions Maspero](#) (titre original : *A pesar de todo*), préfacé par [David Rousset](#).
- *Transfert* Résistance et lutte en Argentine Maspero 1983
- *Utopie et liberté. Les droits de l'homme: une idéologie ?* (1986), [La Découverte](#).
- *Critique du bonheur* avec [Édith Charlton](#) (1989), La Découverte.
- *Cette douce certitude du pire* avec Édith Charlton (1991), La Découverte.
- *Le Pari amoureux* avec [Dardo Scavino](#), La Découverte 1992
- *Pour une nouvelle Radicalité" La Découverte 1993*
- *Penser La liberté : La décision, le hasard et la situation* avec la collaboration de [Annick Monte](#) (1994), La Découverte.
- *Peut-on penser le monde ? Hasard et incertitude*, en collaboration avec [Herman Akdag](#) et [Claude Secroun](#) (1997), éditions du Félin.
- *Le Mythe de l'individu* (1998), [La Découverte](#). ISBN 2-7071-2883-X
- *La Fabrication de l'information : les journalistes et l'idéologie de la communication* (1999) avec [Florence Aubenas](#), La Découverte. ISBN 978-2-7071-3112-6
- *Du Contre-pouvoir*, en collaboration avec [Diego Sztulwarkal](#) (2000), La Découverte. ISBN 2-7071-3316-7
- *Parcours* entretiens avec Anne Dufourmentel, Calman Levy 2001
- *Résister, c'est créer*, en collaboration avec [Florence Aubenas](#) (2002), La Découverte.
- *Che Guevara : Du mythe à l'homme - Aller-retour* (2003) -- Broché.
- *Les Passions tristes. Souffrance psychique et crise sociale*, en collaboration avec [Gérard Schmit](#) (2003), La Découverte, nouvelle édition 2006 -- Broché.

- *Abécédaire de l'engagement*, avec [Béatrice Bouniol](#) (2004), Bayard -- Broché.
- *La Fragilité* (2004), édition La Découverte, collection armillaire. [ISBN 2-7071-4268-9](#)
- *Connaître est agir : Paysages et situations* en collaboration avec [Angélique Del Rey](#) (2006), édition La Découverte, collection armillaire.
- *Plus jamais seul, le phénomène du téléphone portable* (2006), édition Bayard.
- *Éloge du conflit*, avec Angélique del Rey (2007), La Découverte.
- *La chasse aux enfants L'effet miroir de l'expulsion des sans-papiers*, avec Angélique del Rey et des militants de RESF (2008), La Découverte. [ISBN 978-2-7071-5453-8](#)
- *La santé à tout prix* (2008) Ed Bayard [ISBN 978-2-227-47750-6](#)
- « Re-territorialiser » in *Regards sur la crise. Réflexions pour comprendre la crise... et en sortir*, ouvrage collectif dirigé par Antoine Mercier avec [Alain Badiou](#), [Rémi Brague](#), [Dany-Robert Dufour](#), [Alain Finkielkraut](#), [Élisabeth de Fontenay](#)..., Paris, [Éditions Hermann](#), 2010
- *Organismes et artefacts*, [La Découverte](#), 2010.
- *De la servitude volontaire* (préface), Étienne de [La Boétie](#), le passager clandestin, 2010.
- *De l'engagement dans une époque obscure* (avec Angélique Del Rey), le passager clandestin, 2011.
- *Fabriquer le vivant ?* (avec [Pierre-Henri Gouyon](#)), 2012.

Cette liste donne une idée des thèmes fort travaillés par ce chercheur : la liberté, la résistance, l'engagement, l'information et le savoir, individu et personne.

Il s'inscrit dans ce qu'il nomme la nouvelle radicalité ; positionnement né avec le mouvement du Chiapas en 1994 qui permet d'envisager le dépassement de la société de l'argent et qui met fin à l'idéologie « droit de l'hommiste ».

D'autres formes d'engagements ont pris la suite de son passage dans la guérilla. Il est le cofondateur du collectif « Malgré tout », il participe à l'Université populaire de la [Cité des 4000](#), à [la Courneuve](#). Il coordonne l'université populaire de [Ris Orangis](#). Il coordonne le programme de « dépsychiatisation » au Brésil à Fortaleza. Miguel Benasayag dirige depuis 2008 le laboratoire de biologie théorique Campo Biologico à Buenos Aires. Il intervient comme chroniqueur toutes les semaines sur Radio Nacional Argentine.

Miguel Benasayag tenait une chronique pendant l'émission *Les Matins* de [France Culture](#). Lors de l'émission du 18 mars 2004, il présente un livre d'Évelyne Sire-Marín, du [Syndicat de la magistrature](#), intitulé *Police et Justice* dont la thèse principale est la similitude entre les propositions du Front national en matière de sécurité et les mesures législatives prises par [Nicolas Sarkozy](#), ministre français de l'Intérieur et [Dominique Perben](#), ministre français de la Justice. Le livre en question indique que sur les vingt-quatre propositions du FN, onze ont déjà été mises en place par le gouvernement de Jean-Pierre Raffarin^{3,4}.

Miguel Benasayag est invité à cesser sa collaboration avec France Culture le 19 mars 2004. [Laure Adler](#), directrice des programmes de France Culture, dément « une mise à l'écart pour des raisons politiques » et avance que Miguel Benasayag a « transformé sa chronique en plaidoyer pro domo, pour sa propre vision du monde. Ce n'est pas ce qui était convenu. »⁵. Il est remplacé le 29 mars 2004 par la philosophe [Geneviève Fraisse](#).

J'aurais aimé trouver plus d'informations sur la façon dont il agence ses engagements récents : inscription dans la durée ou non, place prise dans les collectifs, recherche de reconnaissance, rapport au pouvoir... Dans les différents écrits et interviews que j'ai pu trouver sur le net, il n'aborde

pas ces sujets et reste sur du conceptuel. Seul le livre *Parcours, Engagement et Résistance, une vie*, donne des éléments concrets de ses engagements liés à sa période guérilla.

Parcours, Engagement et résistance, une vie.

Ce livre, construit à partir d'entretiens réalisés avec Anne Dufournantelle raconte sa lutte en Argentine puis en France. A partir de ce parcours traversé par l'emprisonnement et la torture, puis l'exil, se construit une pensée de l'engagement, de la lutte, de la résistance et de la liberté.

Pour Miguel Benasayag, on est engagé, on ne s'engage pas. La question n'est pas le libre choix mais le fait d'assumer ou non ses engagements, en avoir conscience, les faire vivre. Chaque personne est un grain de sable. On est pris dans le système et aussi dans le système de nos engagements. La responsabilité ne se joue pas au niveau individuel. Cette humilité permet de survivre debout.

La force de la base, la puissance de l'agir, réside dans l'action, dans le faire-ensemble et non la recherche de pouvoir.

La liberté : « assumer ou non les situations que nous habitons et plus généralement le destin », « être libre, c'est précisément cela, dire non, concrètement, tous les jours, à la misère, à la pollution qui tue au nom de l'économie, à la ségrégation des handicapés ou des vieillards quand ils ne sont pas rentables ». Dans ce sens « la liberté n'existe pas, elle est une question de devenir lorsque des être participent à des processus multiples de libération ».

L'utilité pour la vie des choses inutiles, elles sont porteuses de sens. « l'utilitarisme produit des choses inutiles et dangereuses ».

Il insiste sur l'importance de protéger son intégrité morale pour tenir. Ceci grâce à plusieurs positionnements, d'une part la responsabilité ne se joue pas au niveau individuel, d'autre part le bourreau est pris pour ce qu'il est, un homme dans le système, « je suis un homme comme lui (le bourreau), il ne me touche pas ». La protection de son intégrité permet de s'engager en entier. Cette protection c'est là où je ne me laisse pas blesser, c'est la question du sujet.

Il s'agit aussi de mettre l'acte dans son contexte, histoire, « notre époque d'individualisme et de libre arbitre aime faire l'apologie de l'acte tout en oubliant les 35 années qui nous y conduiront ».

Il pose l'engagement comme une force qui transcende nos vie et nos corps. Cela nous traverse, « on n'incarne pas ses engagements », on pourrait dire que nos engagements s'incarnent en nous. Cet engagement s'inscrit dans des luttes et son sens est la recherche du développement de la vie, de la puissance. « La rentabilité d'une lutte c'est une idée capitaliste. La vie qui lutte à travers nous, la vie qui pousse à travers nous, elle gagne toujours ». Par contre il récuse la logique de l'affrontement : « la logique de l'affrontement (pour réduire le mal), c'est l'essence même du capitalisme qui puise sa raison d'être dans l'existence d'un « adversaire », « la logique de l'affrontement, ce passage sans retour dans lequel le sens est donné par la croyance dans le mal, dans l'ennemi à abattre, ne signifie pas assumer un affrontement, assumer un affrontement c'est entrer dans un engagement ».

La lutte n'est pas du côté de la haine ou de la vengeance : « la haine est ressentie par ceux qui acceptent l'impuissance et ne se révoltent pas. Quand on se révolte, on n'a pas de haine envers l'autre », « la vengeance est un rêve de ceux qui ne se sont pas révoltés, la justice n'est pas une vengeance ».

Pour résumer nous pouvons retenir 5 clefs de lecture dans ce que nous propose Miguel Benasayag sur l'engagement dans cet ouvrage:

- une philosophie de la liberté, assumer ou non ce qui se présente à nous,

- un engagement inscrit dans une temporalité au présent,
- la question éthique de l'engagement, développer la vie,
- une approche stratégique, être dans le développement de puissance et pas dans la recherche de pouvoir, « agir à la base »,
- la question de la protection de l'intégrité personnelle, pour rester debout face aux difficultés.

De l'engagement dans une époque obscure

Le livre commence par l'affirmation « nous vivons une époque obscure ». Les auteurs, plantent le décor dans lequel va s'inscrire la pensée qu'ils développent.

Nous pouvons en reprendre les éléments essentiels, pour planter le décor à notre tour.

Il est entendu par époque, les processus qui se manifestent dans un faisceau de problèmes et de défis. Ceci complété par l'émergence d'un paradigme, source de compréhension du monde. Pour l'auteur, le mythe central de notre époque raconte « l'humanité est une somme d'individus, sorte d'électrons libres se promenant dans le décor de la réalité sans racines, affinités électives, ni appartenances ». Ce mythe amène à se croire sujet et auteur de sa vie, ce qui pousse le commun des mortels à se plaindre « des situations qui se présentent à lui sans que son chère petit libre arbitre l'ait choisi, accepté, estampillé ». « Et l'idéologie dominante cultive en permanence sa croyance selon laquelle il existerait en lui une sorte de noyau dur, transcendant les situations et les époques, de sorte qu'il pourrait être « lui-même » dans d'autres situations, d'autres corps, avec d'autres parents et dans une autre époque ».

« Or pour peu que la vie réelle ne soit pas un mauvais film américain personne ne choisit les situations ni l'époque dans lesquelles il vit et qui le constituent. Pour les habitants d'une époque celle-ci est l'étoffe dans laquelle ils sont tissés. »

« Le mythe de la société des individus est donc particulièrement éloigné de la réalité, au point qu'on pourrait le considérer comme le mythe *par défaut* de l'époque actuelle, si ce n'est qu'il va comme un gant à l'utilitarisme de la postmodernité. Il décrit, explique et justifie pourquoi nous devrions, nous humains, et à vrai dire l'ensemble des vivants, n'être que des moyens pour ces objectifs « métaphysique » que sont devenus aujourd'hui la productivité, l'efficacité et le profit ».

« Nietzsche l'avait déjà souligné en son temps : tous les mythes ne se valent pas du point de vue de leur valeur vitale. En l'occurrence, la valeur vitale de ce mythe construit par l'utilitarisme et l'économisme est plus que faible : comment pourrions-nous vivre longtemps ainsi, à mettre justement la vie au service de la productivité et de l'efficacité économique ? »

« Croyant avec la plus grande ferveur en son moi, l'individu ne réagit pas à ce qui détruit la vie, à commencer par la sienne propre ! »

Ce mythe produit de l'impuissance, d'où le qualificatif « obscure » qui est associé à « époque ». Par obscurité les auteurs entendent nommer la non-possibilité concrète de dépasser les problèmes qui menacent la vie. Les possibilités d'agir ne sont pas claires.

Les auteurs mettent rapidement de côté les solutions que nous connaissons tous. La « bonne volonté de l'individu » qui est la suite logique du mythe présenté ci-dessus et ce qu'ils nomment comme « le militant triste » qui inscrit son engagement dans « l'avènement de lendemains qui chantent ».

Ils vont proposer dans ce livre une troisième voie pour l'engagement.

« S'engager dans une époque obscure, ce n'est pas réaliser un programme, mais chercher, en situation et selon des voies multiples voire contradictoires, dans tous les cas conflictuelles,

comment dépasser ce mythe de l'individu qui nous plonge dans l'impuissance et nous soumet à l'utilitarisme de la postmodernité. »

Du désir de s'engager.

Il s'agit de sortir de l'engagement transcendant pour avancer dans un « engagement-recherche ». Dans cet engagement, les personnes s'inscrivent dans des territoires, des lieux, des paysages et des situations. Elles ne sont pas extérieures à la situation.

Ce positionnement me donne envie de faire le lien avec l'entraînement mental où il s'agit bien d'avoir de la prise sur des situations concrètes dans lequel nous sommes impliquées.

La sacralisation du social.

En se référant à Michel Foucault les auteurs avancent que « la désacralisation du monde et des dieux entraîna la sacralisation de la société et de l'homme ». Le présent devient un passage, où le « sacrifice » est nécessaire pour un monde meilleur à venir. Ou alors le présent est vu comme une sorte de dégénérescence du passé ; la lutte sociale doit restaurer l'ordre établi.

Ce fonctionnement permet une attitude « messianique », « attitude qui autorise des hommes et des femmes à parcourir le monde en jugeant et en disqualifiant les luttes... ». « Alors même que le contenu de ces messianismes n'est en rien comparable, le fascisme, les nationalismes, les intégrismes, partagent avec des courants communistes, libertaires (nous parlons de ceux qui agissent dans le messianisme), la même matrice de pensée et d'agir ! »

Ce qui vraiment change le monde.

Dans ce chapitre les auteurs partent d'exemples pour questionner ce qui fait avancer / changer la société. Ils remettent en cause la croyance « tout à fait idéaliste, d'un changement causé par la volonté et l'action d'une conscience éclairée ». Ils développent une vision du changement comme « émergence liée à une série de processus tout à fait décentralisés et aveugles, non voulus et non concertés, donc ».

Ils présentent ainsi le travail de l'intellectuelle Françoise Héritier : « le féminisme n'aurait pu opérer de bond en avant sans la rencontre inopinée avec les molécules chimiques permettant le contrôle des naissances. Or la découverte de ces molécules provenait des recherches vétérinaires ».

Programme et projet.

« ...un projet est dynamique : il se dessine en même temps que se construit le mouvement effectif qui le porte. Aucun projet ne préexiste à l'agir qui tend à le réaliser. Un projet se réalise en même temps qu'il se définit. D'où l'impossibilité de programmer ce dernier, et la nécessité de le penser comme un ensemble de défis situationnels, dynamiques, multiples, non rationnellement totalisables voire contradictoires les uns avec les autres. »

« Comme l'écrivait le poète espagnol Antonio Machado, « Caminante, no hay camino, se hace camino al andar ». « Pèlerin, il n'y a pas de chemin, le chemin se fait en marchant ». Dans l'engagement recherche, dans l'engagement qui prend pour modèle un système complexe de l'agir, le moteur de l'agir n'est pas transcendant mais immanent. Il est *intérieure* à la situation dans laquelle on s'engage.

La « territorialisation » des luttes.

« ... la virtualisation de la vie, la déterritorialisation forcée et brutale qui fait de chacun une entité déracinée, simple quantité d'énergie délocalisable et modélisable en fonction des besoins de

l'économisme et du pouvoir disciplinaire, produit de l'impuissance. Une grande partie de l'impuissance dans laquelle se débattent actuellement les gens provient de là : on se sent impuissant, car séparé de soi-même, évoluant dans la vie sans corps, sans attaches, sans *territoires* et éprouvant en conséquence au quotidien l'impossibilité d'intervenir dans le cours du monde comme de sa propre vie. Cette séparation d'avec soi-même et cette identification du soi à la partie congrue impliquent l'ignorance de ce par quoi l'on est affecté: or qui n'est pas affecté dans ses territoires, dans sa vie, dans son corps, est condamné à pâtir de tout ce qui lui arrive, sans pouvoir ni le connaître ni agir. *Nos territoires sont nos surfaces d'affectation.* »

« La manière dont je suis affecté par le monde est le point de départ de mon agir. La territorialisation est le moyen, ou plus exactement la façon (car dans la notion de moyen il y a l'idée d'une transativité) de récupérer les liens qui nous composent, de sortir du modèle réactionnaire de l'individu « ressource humaine », sans racines ni affinités, sans appartenances ni désirs. »

« La territorialisation des pratiques veut dire, quant à elle, tenter de comprendre et d'expérimenter les liens qui nous tissent. »

Qu'appelle-t-on pouvoir ?

« De façon intuitive ou empirique, on a tendance à penser que le pouvoir tient à la capacité d'une instance quelconque d'être *causa sui*, littéralement « cause de soi », cause autonome et indépendante de ses actes, pouvant donc orienter, voire imposer son orientation à autrui, au milieu et à l'environnement. Avoir le pouvoir, occuper une place de pouvoir, veut dire être en capacité d'agir et de faire agir sans être soi-même ni orienté ni dirigé par une autre instance. »

« Un exemple comique de cette interprétation du pouvoir comme ce qui nous rend indépendant de toute autre autorité est donné dans la pièce de théâtre de Ionesco, *Le roi se meurt*, où l'on voit la surprise indignée d'un roi qui, à l'article de la mort ne comprend pas que, bien qu'il soit le roi, la nature ne lui obéisse pas et ne consente à le maintenir en vie. »

« Ce pouvoir n'est pas quelque chose que quelqu'un possède et d'autres non, mais un mode de fonctionnement auquel tous participent, à des places différentes (à travers la propension de chacun à intérioriser les normes et à participer, au quotidien, dans ses interactions avec les autres, à leur application et à leur respect). »

Plus loin dans ce texte les auteurs nous proposent de faire le deuil de cette croyance « en un point de vue central légitimant le pouvoir ». « Qu'on le situe dans un avenir utopique ou dans un présent virtuel, il est tout à fait déterritorialisé, n'exprimant aucune situation concrète par sa prétention à les totaliser toutes en une synthèse réussie. La complétude exclut la consistance. Et la gestion des contradictions nie le conflit, source de vie des sociétés. »

Un engagement existentiel

Un engagement existentiel serait une manière de vivre l'engagement qui s'ancre dans les profondeurs de l'être. Dans cet intime, ces profondeurs pré-subjectives, qui en fait appartiennent au commun (du social, de l'histoire, de la culture, de l'environnement). Plus la personne sera en lutte, en lien, en création plus elle sera en relation avec ses dimension inter-personnelles. A l'inverse plus elle s'occupera de ses dimensions personnelles, déterminations personnelles, moins elle sera dans des processus de puissance et de liberté.

Aussi l'engagement n'est pas une histoire de conviction politique mais un rapport au monde et à soi. L'engagement existentiel implique « de n'être, en tant qu'individu, ni fort ni faible, mais d'apprendre à partager la fragilité du commun. »

Une parenthèse intéressante sur psychanalyse / thérapie comportementaliste.

Deleuze et Guattari dans *L'Anti-Oedipe*, ont dénoncé la normalisation que produisait la psychanalyse en inscrivant la personne dans le triangle de la famille bourgeoise. Miguel Benasayag et Angélique Del Rey dénoncent aussi le processus de normalisation qui découle des thérapies comportementales, qui fabrique un individu convaincu « de pouvoir tout faire de lui-même du moment qu'il le veut, de pouvoir savoir, faire et surtout être ce qu'il veut quels que soient ses liens, y compris avec lui-même ».

Le moteur de l'engagement.

Cahiers de prison d'Antonio Gramsci : « l'optimisme de la volonté mais le pessimisme de l'action. »
L'engagement recherche a besoin « de l'optimisme des actes mais pas de celui de la théorie »
« l'optimisme naît du fait de se trouver sur la route. Qu'il s'agisse de vie personnelle ou de vie sociale, le sentiment d'optimisme émerge par surcroît, lorsqu'on a renoué avec la puissance d'agir... ».

Le rôle de la compréhension théorique.

« ...cela nous permet de comprendre que des idées qui vont de pair avec un développement de puissance d'agir ne sont précisément pas des idées positives, mais des idées elles aussi puissantes, autrement dit propres à conduire une réelle transformation des choses. ».

De la passivité supposée des masses.

L'individu est un produit fabriqué par la société, coupé de ce qui normalement l'affecte. Les surfaces d'affectation ont été rognées. Il s'agit en fait d'un processus dynamique de refoulement, ne pas voir ce qui pourrait l'affecter, le SDF en bas de l'immeuble, les inégalités...

« Cette énergie dépensée pour limiter sa surface d'affectation aux questions de savoir si l'on va « s'épanouir » dans son travail, obtenir un mi-temps, être dans les petits papiers du chef au bureau, mettre Jules dans le lycée qui affiche de bons résultats au bac (...), toute cette énergie n'est autre que le mode par lequel le système fabrique des individus. »

« être un co-créateur du monde, voilà ce à quoi je renonce en devenant un individu. Et en quoi consiste mon activité ? En un refoulement, certes, mais il ne s'agit encore là que d'une caractéristique négative. Positivement, nous pourrions caractériser cette activité comme une adaptation. Devenir un individu, qui « sait ce qu'il veut » (autrement dit réduit tout à ses intérêts), n'est affecté par rien d'autre que par ce qui touche à ses intérêts et cherche ni plus ni moins à faire son « trou » dans la société : l'optique d'une telle entreprise est celle de l'adaptation ».

« ...il s'agit de devenir, comme l'analysait brillamment Foucault dans *Naissance de la biopolitique*, cette petite « entreprise de soi » qui, en l'occurrence avec d'autres, tente de faire valoir son capital individuel dans un monde où « il n'y a pas de place pour tout le monde » ».

Vers l'émancipation.

Dans ce chapitre les auteurs posent la question de l'émancipation. Est-il possible de s'émanciper et à quel endroit ?

Ils commencent par poser leur vision du contexte.

« L'immédiat, la capture de la vie dans l'immédiateté intervient donc quand la suite d'accidents ne laisse plus le loisir de faire la part du fondamental ou de l'essentielle dans ce flux. Le « conatus », comme l'appelait Spinoza, pâtit de l'existence et perd toute possibilité d'agir. Cet affolement continu

se déroule comme « malgré soi », sans qu'il y ait moyen de déjouer le piège de l'immédiat et de sortir de cette saturation permanente ».

Le quotidien prend toute la place, et donne une impression de passivité vis à vis de ce qui nous arrivent, ce qui amène à des « protestations sur l'ordre dur et injuste du monde ».

« Mais tant que l'on est dans la plainte, on est aussi (que l'on en soit ou non conscient) dans une toute-puissance imaginaire et implicite : on croit qu'il suffirait de peu pour que tout change, qu'il y aurait des méthodes pour que tout aille bien, et « qu'il n'y a qu'à » et qu' « il faut que ». Or toute voie vers et pour la puissance d'agir passe au contraire par la connaissance et l'expérimentation du fait que l'individu n'est pas une entité séparée du monde et des autres, mais une co-création, une co-production permanente du monde, des situations et des époques auxquelles il participe en tant que personne – même lorsqu'il pense ne faire que s' « adapter ». Comme nous venons de le suggérer, l'alternative est la suivante : adaptation ou co-création. Même si l'adaptation est aussi à sa façon une forme de co-création. Ou mieux : une co-production. »

« Personne ne possède de *libre arbitre* lui permettant de s'arracher comme par miracle aux tentacules du système et de « s'émanciper », d'exister par et pour soi. Ce qui est « libre », autrement dit « *causa sui* », cause de soi, ce ne sont pas les hommes mais les événements, les actions, les devenir. »

« Notre réponse part de l'hypothèse que tout agir susceptible de changer la réalité, les situations, se fonde sur l'assomption de cette relation de co-création que nous avons avec le monde, relation dans laquelle nous sommes à la fois produits et producteurs des flux et tendances qui constituent la réalité. « Produits »: effets de causes extérieures et donc dépourvus de libre arbitre. Mais aussi « producteurs » : susceptibles de participer aux processus qui vont dans le sens de l'émancipation, ; de l'augmentation de la puissance et de la vie. »

Les auteurs reviennent ensuite sur le fait que l'on est toujours déjà engagé et qu'il s'agit de faire vivre ces engagements.

« On est toujours déjà engagé : bien souvent, d'ailleurs, pour la « mauvaise cause », car changer les choses demande de s'oublier, d'être présent au monde et à la société, attentif à ce qui s'y passe, et courageux quand il s'agit d'intervenir. Il s'agit de relever les défis quand ils se présentent et surtout d'oublier ses intérêts au profit d'une vision de soi dans un ensemble, toutes choses qui demandent de ne pas être ce qu'on est au quotidien : des *individus*. »

Éloge du conflit.

Les auteurs reviennent sur cette notion d'individu, qu'ils nomment là « l'homme normal ». C'est un homme qui croit à la possibilité d'une « rationalité totale » et qui correspond aux critères de notre société normative : « hétérosexuel, sain d'esprit (pas « fou »), désireux de s'enrichir et respectueux de la propriété privée ».

« Au fil des siècles et avec le développement du capitalisme, il (l'homme normal) apprend à administrer sa santé et son corps comme un « capital temps », un « capital santé » et à se traiter lui-même comme une entreprise à gérer, dans laquelle tout le négatif (maladie, oppression, souffrance, ignorance...) est sommé de disparaître. »

Cet homme normal n'est qu'une partie de « ce qu'il faut bien appeler l'homme réel ». « L'homme réel ne désire pas ce qui lui est utile : il est composé d'une multiplicité contradictoire de tropisme, d'affinités électives, de désirs, définissant une réalité dynamique et changeant qui ne coïncide ni avec une norme ni avec une quelconque utilité ».

Pour nos auteurs, « la culture moderne occidentale est la seule à s'être opposé au négatif ». « Dans Eloge du conflit, nous faisons ce constat que le refus du négatif, loin d'entraîner son élimination,

détermina comme un « retour du refoulé » sous des formes inaccessibles à la mesure : d'autant plus inaccessibles que la culture occidentale avait précisément désappris à traiter avec la perte et le sacrificiel, préférant croire à la disparition programmée du mal sur terre. »

« L'hypothèse que nous allons développer dans ce dernier chapitre est la suivante : pour l'Occidental contemporain, la seule façon possible de réintégrer le négatif dans l'action sociale réside dans une pensée organique ; autrement dit, dans un retour sur la coupure anthropologique qui marqua la modernité. Véritable révolution cosmologique, cette coupure sépara l'homme-sujet d'une nature conçue comme « chose étendue en longueur, largeur et profondeur » et soumise à des forces purement mécaniques (nature-objet) donnant naissance à la science moderne et à son étrange puissance ».

Les auteurs expliquent ensuite ce qu'ils entendent par système organique en faisant un détour par la biologie.

Cette partie reste encore floue à ma compréhension. Il me sera nécessaire, sans doute d'y revenir en troisième année, de trouver d'autres portes pour en attraper la substance.

A ce stade, je laisse cette fiche de lecture en l'état. Il sera nécessaire par la suite que j'en retire quelques éléments à croiser avec mon récit de vie et les entretiens.

Je pensais faire ce travail maintenant, mais la motivation s'en est allée pour un temps.